

Pour une géopolitique des religions : recompositions religieuses et conflits dans le monde d'aujourd'hui

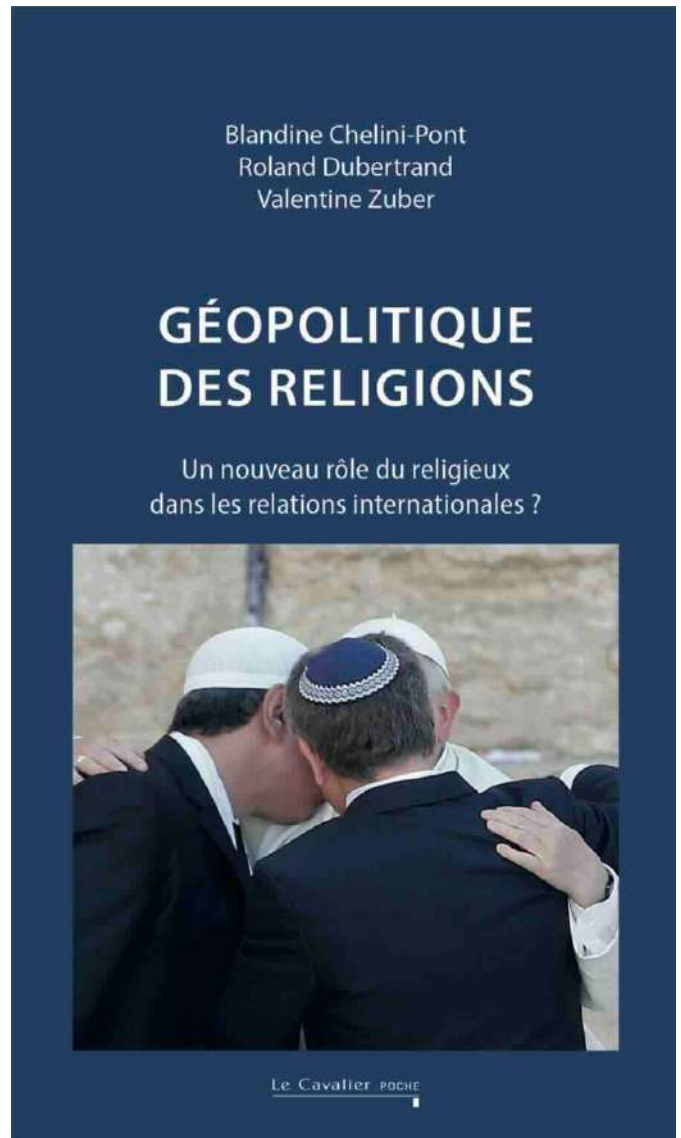
Roland Dubertrand

Introduction

Je voudrais revenir, dans le cadre de cet article, sur le livre que Valentine Zuber, Blandine Chélini-Pont et moi-même nous avons publié en 2019, intitulé *Géopolitique des religions*, aux Éditions du Cavalier bleu à Paris.

Nous avons constaté le nombre restreint d'ouvrages existant en français sur ce sujet, contrairement au monde anglo-saxon, et nous avons pensé qu'il serait bon de faire le point, via une démarche la plus objective possible, sur l'impact actuel des religions sur les relations internationales. Le titre est un peu trompeur à cet égard car nous ne nous sommes pas limités à la géopolitique *stricto sensu* comme étude des rapports de force entre États basés sur les réalités géographiques et les ressources matérielles. Nous avons voulu embrasser le champ des relations internationales dans toute son ampleur et effectuer une sorte de panorama des interactions de ce champ avec les religions.

Le fait religieux est un *fait social total* qui est présent tout au long de l'histoire de l'humanité. Une religion peut être comprise comme un ensemble de rites et de croyances relatifs à l'invisible ou au surnaturel qui unit une communauté à travers des institutions spécifiques. Et comme le disait Fernand Braudel (1), elle constitue souvent le « *tréfonds d'une civilisation* » donnée, ce qui l'inscrit dans la durée avec un style, une spiritualité et une manière de voir le monde qui lui sont propres. Il n'est que de considérer l'hindouisme dans sa relation intrinsèque avec la civilisation indienne. Dans ces conditions, il ne sera pas étonnant que le facteur religieux influence les relations internationales à tous les niveaux et de multiples manières. Nous avons souhaité ainsi aborder dans cet ouvrage son rôle dans les conflits et la recherche de la paix, dans les institutions internationales, dans l'action humanitaire des ONG et dans les grands



Édition poche publiée en octobre 2025

débats globaux, comme dans les migrations, le sort des minorités, les droits de l'Homme et la mondialisation.

Ce faisant, nous avons rencontré le thème du *retour du religieux* survenu depuis les années 1970. Selon la majorité des analystes, en effet, les années 1970 marquent un tournant alors que les décennies précédentes, au moins en Occident, étaient caractérisées par un mouvement de sécularisation apparemment

irrépressible, mais jamais linéaire ou homogène, décrit par le théologien Harvey Cox. En 1979, surgit la Révolution iranienne qui se revendique ouvertement religieuse. Les Églises néo-évangéliques acquièrent de leur côté une nouvelle visibilité, la « *Moral Majority* » étant par exemple créée par le pasteur Jerry Falwell aux États-Unis la même année (2). Jean-Paul II a été élu pape un an auparavant, en 1978, donnant à l'Église catholique un regain de présence dans le monde qui contribuera à la chute du communisme.

Certains auteurs ont développé à ce sujet une thèse intéressante en disant, comme Jonathan Fox, que la religion reste en fait présente à travers l'histoire humaine de manière assez constante. En revanche, le *retour du religieux* réside, selon lui, dans le surgissement spectaculaire sur la scène politique et internationale des fondamentalistes qui visent à retrouver la pureté du message religieux des origines. C'est donc une affaire de visibilité. Il ajoute que ce *retour* a du coup marqué le moment où les universitaires occidentaux ne pouvaient plus utiliser uniquement leur modèle d'analyse réaliste issu du traité de Westphalie de 1648 selon lequel les États défendent d'abord leurs intérêts nationaux, ce qui correspondait bien à la méthode d'universitaires très largement sécularisés. Or, pendant ce temps selon lui, les penseurs musulmans raisonnaient eux toujours par rapport à l'échec des Turcs devant Vienne en 1683 et la perte du califat en 1924, une temporalité différente mais entièrement religieuse et civilisationnelle. En fait, l'essor spectaculaire de l'islam politique (3) comme d'autres courants religieux, remplaçant en quelque sorte des idéologies séculières en faillite ou en crise (communisme, nationalisme), ne pouvait plus être occulté et Harvey Cox lui-même revoyait son modèle (4). Depuis lors, des analyses plus constructivistes et culturalistes ont fait leur place dans le champ de la théorie des relations internationales.

En tout état de cause, nous n'avons pas voulu trancher sur la réalité ou le contenu du *retour au religieux* ou sur ses causes – en fait, la sécularisation du monde se poursuit aussi – mais bien fournir un panorama des influences multiples et non univoques du religieux sur la scène internationale aujourd'hui. Je dirai, en ce qui me concerne, qu'il faut penser à la fois la sécularisation et le retour du religieux. La sécularisation est la tendance en Occident mais aussi ailleurs des individus à préférer une spiritualité hors institution ou l'incroyance face

aux religions établies. Selon le Pew Research Center, elle concernait en 2015 environ un milliard de personnes (5), en particulier en Europe. En même temps, et sans préjuger de ce qui se passe au tréfonds des consciences, la religion sert de vecteur puissant à des causes politiques et remobilise des communautés. Le renouveau islamique, qu'il soit politique ou plus strictement religieux, qui traverse le monde musulman en est l'illustration éclatante depuis les années 1970 mais pas la seule.

Dans ce cadre, je voudrais approfondir deux problématiques cruciales que nous avons abordées dans ce livre : la répartition et les recompositions mondiales des religions les plus pratiquées, d'une part, et, d'autre part, les religions face aux conflits et à la recherche de la paix.

1. La recomposition mondiale des religions

Pour parler de l'impact des religions sur les relations internationales, il faut essayer de mesurer leur ancrage géographique dans le monde actuel et leurs recompositions en cours à cette échelle. Ce qui frappe tout d'abord est que prédominant à la surface du globe deux grandes religions numériquement parlant, le christianisme avec 2,3 milliards de chrétiens en 2020 selon le Pew Research Center (6), et l'islam avec 2 milliards de musulmans. Elles sont réparties de manière très différente, la première sur tous les continents alors que l'autre a été longtemps concentrée peu ou prou en un bloc géographique afro-asiatique. Elles sont toutes les deux issues du judaïsme, religion matricielle du monothéisme mais qui compte aujourd'hui seulement 15 millions de fidèles. La troisième religion mondiale est l'hindouisme avec 1,2 milliard d'adeptes très concentrés en Inde et le bouddhisme constitue la quatrième (325 millions) surtout présente en Asie. Il faut noter que les religions traditionnelles, difficiles à appréhender, représenteraient environ 400 millions de personnes. À noter également que les sans religion (incluant les athées, les agnostiques et ceux qui ne se réfèrent pas à une religion établie) constitue le troisième groupe numérique au niveau mondial avec 1,9 milliard de personnes. Bien sûr, il est difficile de sonder les consciences mais ces chiffres donnent une image approchée de la réalité religieuse aujourd'hui en tenant compte de la croissance démographique intervenue depuis 2020.

a) Le christianisme : une religion mondiale en mutation rapide

Le christianisme est né en Palestine à partir de la prédication de Jésus de Nazareth et il s'est répandu dans l'Empire romain et sur le pourtour méditerranéen jusqu'à acquérir un statut officiel dans l'Empire au 4^e siècle. Après la conquête islamique, il devient un phénomène largement européen (7), perdant la rive sud méditerranéenne, avec un partage entre la chrétienté latine regroupée autour du Pape, évêque de Rome, à l'ouest et l'orthodoxie en Europe de l'est et à Byzance jusqu'en 1453, le schisme entre chrétiens latins et grecs remontant à 1054, même si ce repère chronologique doit être relativisé. La carte du christianisme en extension va ensuite épouser pour les catholiques et les protestants (la Réforme étant lancée par Luther en 1517) celle des conquêtes coloniales des puissances européennes (Amérique, Afrique, Asie et Océanie) alors que l'orthodoxie demeure *grosso modo* sur ses terres. Le christianisme est donc aujourd'hui la religion qui est présente sur les cinq continents et la plus universelle au niveau géographique, sauf qu'elle n'entame pas le monde musulman (8) ni vraiment la Chine et l'Inde.

Le catholicisme demeure la première confession chrétienne avec 1,4 milliard de fidèles en 2022 et se caractérise par sa gestion centralisée autour du Pape à la tête du Saint-Siège et de l'État du Vatican. C'est la seule religion qui possède en quelque sorte un État souverain comme socle et qui se définit par son unité organisationnelle et doctrinale. Cela lui donne un pouvoir d'influence réel sur les affaires du monde avec, par exemple, un réseau de nonces de grande qualité, un ancrage dans tous les pays via les conférences épiscopales, une puissance d'intervention humanitaire avec l'organisation Caritas et un réseau éducatif hors norme (dont plus de 200 universités). Mais l'Église catholique, malgré sa puissance et sa visibilité, est confrontée à plusieurs défis. Elle continue à croître au rythme de la croissance démographique mondiale mais elle perd du terrain en Europe, en cours de déchristianisation rapide, alors que le continent était son cœur battant et elle tend de plus en plus à se déployer vers le sud. Elle est dynamique en Afrique et en Asie et 45 % environ des catholiques vivent aujourd'hui sur le continent américain, ce qui donne tout son sens à l'élection du pape

François, de nationalité argentine, en 2013 puis à celle du pape Léon XIV, de nationalité états-unienne et péruvienne, en 2025. Le deuxième défi est celui qui oppose en son sein les conservateurs et les réformateurs sur la direction à prendre pour le futur (9). Et le troisième le scandale des abus sexuels qui a entamé sa crédibilité morale en raison de l'ampleur des crimes commis et des lenteurs de l'institution à réagir.

Le protestantisme est très différent car il se compose de milliers de dénominations diverses qui pourraient rassembler environ 900 millions de croyants, séparés entre les Églises historiques (luthériennes, anglicanes, réformées) et les Églises néo-évangéliques et néo-pentecôtistes. Ces dernières sont en train de prendre largement le dessus depuis leur croissance des années 1970 (600 millions contre 300 millions de fidèles respectivement) car les Églises historiques sont victimes, comme le catholicisme, de la déchristianisation de l'Europe. Par exemple, aujourd'hui aux États-Unis, les protestants ne représentent plus que 46 % de la population et les évangéliques sont plus nombreux que les protestants traditionnels (autour de 25 % des Américains contre 21 %), les catholiques représentant par ailleurs 21 % de la population et les incroyants 23 %. Si les Églises historiques sont plutôt de tradition libérale, l'impact politique des mouvements évangéliques en un sens conservateur ne peut plus être négligé, par exemple en Amérique latine comme on l'a vu avec le mandat du président Bolsonaro ou plus au nord avec Donald Trump, largement appuyé par la droite chrétienne lors de son premier mandat et maintenant durant le second (10). Ces mouvements ont une influence internationale croissante, par exemple via la CUFI (Christians United for Israel) qui réunit les néo-évangéliques sionistes américains influençant la politique étrangère des États-Unis en faveur d'un soutien inconditionnel à Israël. Toutefois, ces Églises qui suscitent la ferveur connaissent aussi des départs importants et toutes les Églises évangéliques n'appartiennent pas aux courants conservateurs. Le cas de la Communion anglicane est enfin intéressant car les Églises filles de l'Église d'Angleterre, proches historiquement du protestantisme traditionnel, sont clairement divisées entre des Églises du Nord considérées comme progressistes et des Églises du Sud plus conservatrices en matière de mœurs, notamment en Afrique.

L'orthodoxie est très concentrée dans une région qui va de la Grèce à l'Europe de l'Est et à la Russie avec 200 millions de fidèles. Elle a souffert durement des persécutions des régimes communistes et souvent de ses compromissions avec ces mêmes régimes. Elle semble retrouver depuis la chute du Mur de Berlin sa tradition *césaro-papiste*, par exemple dans le soutien total que le Patriarche de Moscou Kirill apporte à Vladimir Poutine dans son agression militaire contre l'Ukraine, ce qui ne peut occulter la sécularisation profonde de la Russie depuis l'ère communiste. Le président russe mobilise cependant à son profit la défense des «*valeurs chrétiennes traditionnelles*», comprises essentiellement comme le contrepoint des évolutions sexuelles en Occident et mises au service du nationalisme russe.

b) L'islam, à la croisée des chemins ?

L'islam présente des recompositions et des défis différents. Il est également divisé en trois écoles, les sunnites qui étaient 1,8 milliard, les chiites 200 millions et les ibadites 1 million en 2020. Cette religion naît avec la prédication du prophète Mohammad à La Mecque et Médine de 610 à 632 et elle va connaître une époque de conquêtes foudroyantes qui vont amener les armées arabes galvanisées par la nouvelle foi jusqu'à l'Indus et jusqu'à l'Espagne en très peu de temps, même s'il faut relativiser historiquement cette impression d'unité et de cohérence. Cette phase d'expansion militaire sera suivie par une phase de rétractation territoriale et politique du 11^e au 13^e siècles puis par une longue phase de nouvelle expansion militaire, avec notamment les conquérants turcs jusqu'au 17^e siècle, couplée à une extension pacifique par les confréries et les réseaux de marchands vers l'Afrique de l'Ouest et de l'Est et vers l'Asie jusqu'à la Chine et l'actuelle Indonésie, le plus grand pays musulman du monde qui compte aujourd'hui 230 millions de croyants. Le monde islamique forme donc du Maroc jusqu'à l'ouest de la Chine et l'Indonésie un bloc géographique relativement compact, sauf au sud-est et à l'exception des diasporas principalement situées en Europe. L'islam a connu en tant que civilisation beaucoup de changements avec deux périodes de grande vitalité, celle du Califat omeyyade puis abbasside, qui prend fin en 1258 avec l'invasion mongole, et celle de l'Empire ottoman de la prise de Constantinople en

1453 à la suppression du califat en 1924 après la Première Guerre mondiale. Au 20^e siècle, les défis se sont multipliés : les pays musulmans colonisés par les Européens sont devenus indépendants, le conflit israélo-arabe s'est imposé avec la création d'Israël en 1948 et l'islam politique issu des Frères musulmans créés en 1928 a émergé, bousculant l'islam traditionnel.

Aujourd'hui, on peut dire que le monde de l'islam est divisé entre un courant islamiste fondamentaliste montant depuis les années 1970 et les autres courants, en général plus modérés, qui lui résistent. Le premier est très composite car il comprend les Frères musulmans et les salafistes politiques, les mouvements islamistes nationalistes, les révolutionnaires chiites iraniens mais aussi les djihadistes terroristes de Al Qaïda et Daech et il ne gouverne *stricto sensu* que quatre pays selon la définition de l'islam politique que nous avons donnée auparavant. Ces derniers sont cependant loin d'être négligeables : l'Iran avec sa version du chiisme révolutionnaire, l'Afghanistan avec les Talibans, la Turquie avec l'islam politique au départ relativement modéré de l'AKP de Recep Tayyip Erdogan mais en voie de dérive autoritaire et, enfin depuis la fin de l'année 2024, la Syrie avec un pouvoir qui se dit «*post-djihadiste*». Cette énumération montre que le qualificatif d'État islamiste peut renvoyer à des réalités très diverses. De l'autre côté, l'islam traditionnel légaliste, malgré de nombreuses ambiguïtés, celui des confréries soufies en général ainsi que l'islam libéral et modernisateur, tentent de résister à cette vague puissante, tout comme les régimes en place. Il s'agit d'un enjeu qui concerne le monde entier car du futur du monde musulman dépend pour une bonne part la stabilité de la planète. Les équilibres religieux sont eux-mêmes en évolution car l'islam devrait compter à peu près le même nombre de croyants que le christianisme autour de 2050 selon le Pew Center (11) avant de le dépasser ensuite et devenir ainsi la première religion du monde en nombre de fidèles. On notera qu'il ne s'agit pas d'un phénomène de conversions plus nombreuses mais du fait que la démographie est plus dynamique jusqu'ici dans les pays musulmans. Enfin, au sein de la *Umma* (la communauté des croyants), l'islam asiatique sera de plus en plus prédominant même si le monde arabe devrait garder sa centralité religieuse à cause des Lieux Saints et du conflit avec Israël autour de la Palestine et de Jérusalem.

c) L'hindouisme et le bouddhisme : le poids religieux de l'Asie

L'hindouisme est d'abord la religion de l'Inde, plongeant ses racines les plus anciennes dans les écrits védiques, et a pu être assimilé à la civilisation indienne même si le pays compte des minorités religieuses non négligeables (d'abord musulmane mais également sikh, chrétienne et jaïn). Le BJP au pouvoir du Premier ministre Narendra Modi, influencé par le mouvement hindouiste radical RSS, a clairement pour but de réaffirmer et de consolider l'identité hindoue de l'Inde, ce qui se traduit par une politique défavorable aux minorités religieuses et d'abord aux musulmans qui sont 175 millions sur 1,4 milliard d'habitants. A rebours de la tradition laïque issue de l'indépendance indienne en 1948, il s'agit d'un exemple très clair du retour des *politiques de l'identité*. Le bouddhisme est né en Inde mais il a connu surtout le succès en Asie de l'Est et en Extrême-Orient dans des pays comme la Chine, le Japon, la Thaïlande, le Cambodge, la Birmanie, via ses différentes écoles. Si la Chine a choisi une approche plus libérale, en général, en matière de religion depuis les années 1980, le bouddhisme tibétain subit une forte répression comme les musulmans ouïghours. Alors que le Dalaï Lama est réfugié en Inde, on ne peut que constater une rivalité géopolitique entre les deux pays pour dominer les mouvements bouddhistes dans la région. La Chine elle-même se caractérise d'ailleurs par une grande diversité et effervescence religieuse (confucéens, bouddhistes, taoïstes, musulmans, chrétiens, sociétés syncrétiques de salut) très surveillée par le régime. Enfin, il faut noter que le bouddhisme et également l'hindouisme font des adeptes en Occident depuis les années 1960 sous une forme le plus souvent adaptée à la culture occidentale.

Disons en deux mots pour conclure cette partie qu'il est difficile de prévoir l'évolution des grandes religions mais qu'il existe quelques tendances repérables, à ce stade, à moyen terme : la montée démographique de l'islam mais d'un islam très divisé qui deviendra la première religion mondiale après 2050 ; la poursuite de la sécularisation en Occident voire ailleurs avec l'essor d'une religion plus personnelle ; la percée sur plusieurs continents des néo-évangéliques vu leur expansionnisme missionnaire ; et enfin la consolidation d'un hindouisme politique, sans compter l'impact inconnu dans la durée de l'effervescence religieuse chinoise.

2. Les religions, la paix et la guerre

Régis Debray, écrivain et philosophe français, a caractérisé les religions dans son livre *Le Feu sacré* à la fois comme ce qui relie (de l'étymologie latine *religare*) et ce qui sépare. Un groupe humain, et plus tard une civilisation, va être unifié par des croyances communes partagées, un récit qui donne sens au groupe. Mais cette croyance qui relie les individus va aussi les séparer des autres en donnant du sens à leur affrontement avec des groupes différents. Et les religions ont été dans l'Histoire des facteurs de guerre bien qu'il faille souvent chercher d'autres motivations derrière les justifications religieuses. Et elles peuvent être des facteurs de paix quand elles font passer leur enseignement moral élevé au-dessus de toute autre considération : elles partagent en effet en général au cœur de leur tradition un message tournant autour de l'amour, la compassion et la miséricorde. Au total, la religion unit et la religion divise.

a) Les religions, les conflits et le terrorisme

Le lien des religions avec les conflits comme cause ou comme justification est souvent avéré mais il peut être plus ou moins direct. Il ne fait pas de doute que les Guerres de religion en France au 16^e siècle portaient bien sur le contenu de la foi qui divergeait entre catholiques et protestants et elles opposaient deux France sur leurs convictions religieuses, même si d'autres facteurs intervenaient également. Et l'affrontement entre catholiques et protestants, transformés en communautés irréconciliables, était bien évidemment au cœur du conflit nord-irlandais qui s'est achevé par les accords du Vendredi Saint en 1998, tout comme la guerre civile libanaise a été en partie de 1975 à 1990 une guerre entre chrétiens et musulmans (12). Un phénomène capital est le changement de paradigme des conflits intervenu après la fin de la Guerre froide. Des chercheurs ont pu montrer que ceux-ci, durant la période 1945-1990, étaient souvent dominés par l'affrontement idéologique Est/Ouest mais que les conflits qui vont suivre seront surtout intérieurs et motivés par des identités communautaires largement basées sur la religion. On passe ainsi de 25 % des conflits internes en 1975 qui ont une justification religieuse et communautaire prédominante à 70 % en 2004 (13).

Un cas intéressant et très particulier est celui du terrorisme djihadiste en islam. Il faut tout d'abord comprendre les phases antérieures pour tenter d'expliquer un phénomène *a priori* inédit (14). Il y a eu d'abord l'émergence de l'islam politique avec les Frères musulmans en 1928 et la fin du Califat, la montée des islamistes après la guerre de 1967 perdue contre Israël par les États arabes qui discrédite le nationalisme arabe (15), les échecs des islamistes à s'emparer du pouvoir comme en Algérie durant les années 1980-90. Dans ce contexte troublé, le djihadisme salafiste naît en Afghanistan en 1988 avec l'organisation Al Qaïda de Oussama Ben Laden qui invente le «*djihad global*» et se développe notamment suite à la présence *impie* de troupes américaines sur le sol saoudien lors de la première Guerre du Golfe. Il s'agit de lutter contre «*les Juifs et les Croisés*», et non plus seulement contre l'URSS, pour les chasser des terres de l'islam y compris en portant les coups chez eux, d'où les attentats spectaculaires du 11 septembre 2001 aux États-Unis. Un précurseur intellectuel a été à cet égard Sayed Qotb, un frère musulman égyptien qui a prôné la violence contre les mécréants et leurs alliés musulmans dans son livre *Signes de piste* dès 1964. Daech va porter cette violence à de nouvelles extrémités en voulant fonder un califat (16) en Syrie et en Irak à partir de 2014 et en poursuivant aussi les attentats en Occident, avant d'être chassé de ses bastions par une coalition internationale en 2017-2019. L'Iran révolutionnaire chiite connaîtra lui de son côté les martyrs de la guerre contre l'Irak dans les années 1980 et usera plus qu'à son tour du terrorisme à l'extérieur. Les mouvements djihadistes puisent dans le registre islamique du djihad mais compris et appliqué selon des méthodes et dans un contexte inédit en islam. On est très loin du combat militaire classique pour repousser les ennemis du *Dar al-Islam* et la terreur vise en priorité les civils. Le djihad devient une affaire individuelle, ce qu'il n'est pas dans l'islam classique, et les militants peuvent excommunier des musulmans jugés traîtres selon leurs critères (le *takfir*). Nous sommes très loin des lectures des savants de l'islam traditionnel comme le montre Olivier Carré dans son étude magistrale du *Commentaire du Coran* de Qotb qu'il oppose à ce qu'il appelle la «*Grande Tradition*». Ces innovations seront d'ailleurs condamnées par la majorité des clercs musulmans. Toutefois, pour d'autres auteurs, la solution pour lutter contre l'extrémisme violent n'est pas le retour à l'islam traditionnel mais sa réforme pour permettre une véritable modernisation et stabilisation des pays

musulmans. Aujourd'hui, en tout cas, si les deux mouvances terroristes djihadistes gardent des points d'appui et des filiales, par exemple au Sahel, et peuvent engranger des succès limités, les islamistes politiques ont compris en général qu'ils ne prendront pas le pouvoir par les armes et ils sont revenus pour beaucoup au travail de terrain en s'immergeant dans les sociétés. Toutefois, les mouvements islamistes armés qui défendent une cause nationale comme le Hamas et le Hezbollah poursuivent leur activité guerrière, comme on l'a vu avec les massacres du 7 octobre 2023 perpétrés par le Hamas contre Israël et les représailles israéliennes massives qui ont suivi. Le conflit israélo-arabe est un bon exemple d'un conflit où les facteurs religieux sont évidemment très prégnants et incitent les extrêmes à refuser toute concession. Les sionistes religieux juifs, qui participent au gouvernement israélien, considèrent que Dieu a rendu la Terre promise à son peuple et que les temps messianiques ont commencé avec la création d'Israël en 1948. Le Hamas veut quant à lui récupérer la «*terre de l'islam*» indûment occupée par les *mécréants* et Jérusalem, lieu saint de l'islam (comme la ville l'est pour le judaïsme et le christianisme). Le chef du Hamas, Ismaël Haniyeh, a ainsi lancé un appel au djihad à tous les musulmans dès le 8 octobre 2023, appel renouvelé devant les représentants de l'Union mondiale des savants musulmans en janvier 2024. La radicalisation religieuse nourrit la montée aux extrêmes et rend plus difficile la résolution du conflit sur des bases politiques négociées.

b) Les religions et la recherche de la paix

Le dialogue interreligieux a une longue histoire et il a été souvent lié à la recherche commune de la paix. Il ne fait pas de doute qu'aujourd'hui les acteurs religieux y sont d'autant plus incités que les religions sont accusées de nourrir la violence et le fanatisme. À l'époque contemporaine, le dialogue interreligieux a été marqué par le Parlement des religions qui s'est réuni à Chicago en 1893 et existe toujours de nos jours. Après le concile Vatican II et la déclaration *Nostra Aetate*, l'Église catholique est devenue un élément moteur de ce dialogue avec les Rencontres d'Assise lancées en 1986 par le pape Jean-Paul II. Il s'agissait de promouvoir ensemble la paix et la justice sans renier sa foi et son identité. Finalement, les disputes doctrinales ont largement été mises de côté au profit des actions

communes. Ces Rencontres se poursuivent et un exemple de mobilisation interreligieuse pour la paix peut être cité entre cent autres. En 2013, l'archevêque de Bangui en République Centrafricaine, le grand imam de la ville et le président des Églises protestantes ont parcouru le pays en proie à un conflit interne pour prêcher la réconciliation et éviter une guerre religieuse. Ils ont été à l'époque les seuls acteurs crédibles pour apaiser la situation. L'Église catholique essaye elle-même d'apporter sa contribution au règlement des conflits, par exemple quand le Pape accepte de jouer un rôle de médiateur entre le Chili et l'Argentine à propos du Canal de Beagle en 1978 ou via la Communauté Sant' Egidio qui a accompagné le rétablissement de la paix au Mozambique en 1992.

Il faut compter également sur le rôle humanitaire des religions qui se mobilisent via leurs ONG (comme Caritas, l'Armée du Salut ou le Secours islamique mondial) pour faire face aux conséquences des conflits sur les populations. Le message des grandes religions universelles est en général un message de paix et l'on retrouve là le fondement d'une responsabilité particulière pour œuvrer en faveur de la résolution des conflits. Tout ceci doit inciter à se garder d'une vision manichéenne et simplificatrice. Les religions sont bien à la fois un facteur de guerre et un facteur de paix. C'est l'honneur des dirigeants religieux les plus éclairés de chercher constamment à faire prévaloir la recherche de la concorde en accord avec la plus haute spiritualité.

Conclusion

Pour conclure, je voudrais revenir sur la théorie du choc des civilisations de Samuel Huntington qui a fait beaucoup parler d'elle quand il a publié son article fameux en 1993 dans *Foreign Affairs*. Pour lui, avec la fin de la Guerre froide, vient le terme du grand affrontement idéologique capitalisme/communisme qui structurait les relations Ouest/Est. Et ce clivage va être remplacé à ses yeux par la confrontation des différentes civilisations sur la base non de l'idéologie mais de l'identité. Et cette identité est d'abord religieuse. Il rejoint en cela d'une certaine manière Fernand Braudel qui, nous l'avons dit, voyait dans les civilisations des ensembles humains inscrits dans la longue durée qui abritaient des sociétés successives avec leurs évolutions dans un même espace mais présentant des traits communs persistants, dont

en leur cœur la religion. Huntington considère sept civilisations en ce qui le concerne : occidentale, russe-orthodoxe, latino-américaine, islamique, sino-confucéenne, indienne et africaine. Sa classification ne recoupe d'ailleurs pas la répartition des religions dans le monde. L'Afrique est une civilisation mais elle abrite plusieurs religions et le christianisme, à l'inverse, domine dans trois civilisations différentes. Et l'Amérique latine constitue-t-elle bien aujourd'hui une civilisation distincte ou fait-elle partie du monde occidental ?

En réalité, c'est toute l'école culturaliste ou constructiviste qui a remis à l'honneur le facteur religieux dans les relations internationales contre l'école réaliste qui insiste sur les rapports de force entre États, l'approche marxiste qui souligne les rapports de domination économique et l'école libérale qui privilégie la construction d'un monde de coopération et de démocratie. Je n'aurai pas la présomption de trancher concernant les thèses de Huntington, sans doute trop systématiques, mais il faut bien dire que le facteur religieux a fait un retour remarqué dans les relations internationales et qu'il doit être dûment pris en compte, c'est-à-dire ni minoré ni exagéré. Cependant, l'analyse des rapports de force entre les États basés sur leurs intérêts nationaux demeure, en réalité, largement au fondement de la description que nous pouvons faire des relations internationales. Il n'est que d'observer les États-Unis de Trump ou la Russie de Poutine où ce constat s'applique sous une forme quasiment caricaturale. Ceci dit, le facteur religieux est pertinent dans la longue durée, en modelant des civilisations spécifiques, mais également dans la durée politique plus courte où il nourrit des idéologies religieuses qui ont des effets concrets sur les relations internationales.

Aujourd'hui, ce rôle géopolitique des idéologies religieuses à l'échelle du court et du moyen terme doit sans doute faire l'objet d'une attention particulière concernant quatre enjeux. Le premier est celui du sort de l'islam politique : est-il en phase de repli provisoire après l'échec des Frères musulmans à conserver le pouvoir en Égypte et en Tunisie et la neutralisation militaire du Hamas et du Hezbollah par Israël ? Ou au contraire durablement affaibli face aux puissances éradicatrices qui, telles l'Arabie saoudite, les Émirats-Arabs-Unis et l'Égypte, promeuvent

activement un *post-islamisme* dans la région, contrairement au Qatar et à la Turquie ? Le deuxième est lié à l'expansion néo-évangélique : va-t-elle imposer durablement un agenda politique ultra-conservateur sur le continent américain et contribuer à compromettre toute perspective de paix au Proche-Orient via son alliance avec les sionistes religieux juifs en Israël ? Il faut noter à ce propos que l'Église catholique rejoint souvent le conservatisme néo-évangélique sur les questions de mœurs et morale sexuelle mais s'en distingue par une approche plus progressiste des questions sociales, dont les migrations. Et un hindouisme politique conquérant va-t-il bouleverser la démocratie indienne et la projection de l'Inde à l'extérieur ? Enfin, le pouvoir communiste chinois sera-t-il en mesure de continuer à contrôler la renaissance religieuse chinoise et son impact intérieur ?

En fin de compte, ce que nous avons voulu faire avec ce livre, c'est plaider, sans verser dans l'essentialisme, pour une attention nouvelle et pragmatique portée aux phénomènes religieux sur la scène internationale à court et moyen terme, tout en étant attentif à leurs évolutions multiples.

Roland Dubertrand a été conseiller pour les Affaires religieuses du ministère de l'Europe et des Affaires étrangères de 2011 à 2014 et il est maintenant coordinateur de la Chaire 'Méditerranée, religions et sociétés' de l'Institut pontifical pour les études arabes et islamiques (PISAI) à Rome.

Référence électronique : Roland Dubertrand, « Pour une géopolitique des religions : recompositions religieuses et conflits dans le monde d'aujourd'hui », IREL [en ligne], Travaux, mis en ligne le 31 octobre 2025. URL : <https://irel.ephe.psl.eu/sites/default/files/2025-10/travaux-dubertrand-pour-une-geopolitique-des-religions.pdf>

Bibliographie synthétique

Vu l'ampleur du sujet, cette bibliographie ne peut être que synthétique et partielle mais elle permet une première approche en lien avec cet article.

Avon Dominique, Guerre, religion et territoire : positions de juristes sunnites contemporains, dans Lucia Felici (éd.) *Violenza Sacra, Forme e manifestazioni nella prima età moderna*, Rome, Viella Editrice, 2022.

Belin Célia, *Jésus est juif en Amérique, Droite évangélique et lobbies chrétiens pro-Israël*, Paris, Fayard, 2011.

Braudel Fernand, *Grammaire des civilisations*, Paris, Flammarion (Champs histoire), 2024 (première édition en 1963).

Chélini-Pont Blandine, **Dubertrand** Roland, **Zuber** Valentine, *Géopolitique des religions*, Paris, Le Cavalier bleu Éditions, 2019.

Carré Olivier, *Mystique et politique, le Coran des islamistes, Commentaire coranique de Sayyid Qutb (1906-1966)*, Paris, Cerf (Patrimoine Islam), 2004 (première édition en 1984).

Cox Harvey, *The Secular City: Secularization and Urbanization in Theological Perspective*, Princeton, Princeton University Press, 2013 (première édition en 1965).

Cox Harvey, *Fire from Heaven: The Rise of Pentecostal Spirituality and the Reshaping of Religion in the 21st Century*, Reading, Addison-Wesley, 1995.

Debray Régis, *Le Feu sacré, Fonctions du religieux*, Paris, Gallimard (Folio Essais), 2005.

Fox Jonathan, **Sandler** Shmuel, *Bringing religions Into International Relations*, New York, Palgrave MacMillan, 2004.

Giorgini Didier, *Géopolitique des religions*, Paris, PUF, 2016.

Goossaert Vincent, **Palmer** David, *La question religieuse en Chine*, Paris, CNRS Éditions, 2012.

Haynes Jeffrey, *An Introduction to International Relations and Religion*, Édimbourg, Routledge, 2013 (première édition en 2007).

Huntington Samuel, *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*, New York, Simon and Shuster, 1996.

Kepel Gilles, *La revanche de Dieu, Chrétiens, juifs, musulmans à la reconquête du monde*, Paris, Seuil, 1991.

Lacorne Denis, **Vaïsse** Justin, **Willaime** Jean-Paul (dir.), *La Diplomatie au défi des religions, Tensions, guerres, médiations*, Paris, Odile Jacob, 2014.

Lambert Denis, *Géopolitique de l'Inde. Védisme, laïcité et puissance nucléaire*, Paris, Ellipses (Référence Géopolitique), 2007.

Roy Olivier, *L'échec de l'Islam politique*, Paris, Seuil (Esprit), 1992.

Thuail François, *Géopolitique des religions, Le Dieu fragmenté*, Paris, Ellipses (Référence Géopolitique), 2004.

Notes

(1) Dans sa *Grammaire des civilisations* publiée en 1963, Braudel insiste sur ce caractère central de la religion pour caractériser une civilisation dans la durée, sans négliger pour autant d'autres éléments essentiels, notamment culturels.

(2) Dans son livre *Jésus est juif en Amérique*, Célia Belin relève cette césure : la *Moral Majority* sera la première structuration de la Droite chrétienne, de tendance nettement fondamentaliste, qui va ensuite progressivement s'imposer dans le débat politique américain et peser sur le Parti républicain de toute son influence.

(3) L'islam politique sera compris ici comme l'ensemble des courants qui prônent au sein de l'islam, à partir du 20^e siècle, l'objectif prioritaire de la création d'un État islamique pour régénérer la *Umma* ou communauté des croyants. Il comprend en particulier les Frères musulmans, les révolutionnaires chiites iraniens, les salafistes politiques et les djihadistes.

(4) Il est intéressant de comparer à cet égard son livre *The Secular City* écrit en 1965 et *Fire from Heaven* sur le renouveau pentecôtiste écrit en 1995. Il est rare que des auteurs admettent aussi ouvertement s'être trompés dans leurs analyses : cet aveu a été méritoire et courageux de sa part.

(5) Qui se déclarent athées, agnostiques ou sans-religion.

(6) Consulter à ce sujet l'enquête du Pew Research Center sur la démographie des religions parue en 2025 ([How the Global Religious Landscape changed from 2010 to 2020](#)).

(7) Il faut tenir compte toutefois de l'existence très ancienne de l'Éthiopie chrétienne, de l'expansion chrétienne en Asie centrale avec les nestoriens et bien entendu de la persistance des christianismes orientaux en terre d'Islam.

(8) L'Afrique subsaharienne constitue un cas intéressant avec une présence musulmane majoritaire au nord et chrétienne au centre et au sud, et des situations complexes de cohabitation et de tension sur les points de contact, comme au Nigéria, sans compter les rivalités pour la conversion des populations adeptes des religions traditionnelles.

(9) Aujourd'hui, ce clivage porte peu sur les questions doctrinales mais plutôt sur l'accent mis d'un côté sur la spiritualité, la liturgie et la tradition, et de l'autre côté sur l'évangélisation et l'ouverture au monde.

(10) 82 % des évangéliques blancs ont voté pour lui lors de l'élection présidentielle de novembre 2024.

(11) Voir [l'enquête](#) citée du Pew Research Center.

(12) Un cas intéressant est celui du conflit Irak-Iran (1980-1988) : le dirigeant sunnite d'un pays à majorité chiite, l'Irak, attaque son voisin, acteur d'une révolution islamique chiite. Les chiites irakiens resteront fidèles à leur nation durant les combats et les Arabes iraniens du Khouzistan, chiites, au nouveau pouvoir iranien.

(13) Selon des données de Monica Toft datant de 2007 et reprises dans le rapport *Organisations religieuses et règlement des conflits* du service de recherche du Parlement européen.

(14) Inédit pas ses modes d'action et son contexte global car l'histoire du monde islamique recèle des exemples de groupes sectaires violents pratiquant l'assassinat de dirigeants musulmans jugés corrompus tels la secte des Assassins et les Kharijites.

(15) Dominique Avon note à ce sujet que les promoteurs d'un islam anti-libéral prennent l'ascendant dans les instituts de formations des cadres religieux à partir de la fin des années 1950. Ceci explique les appels au djihad lancés contre Israël par des maîtres azharis dès 1968, par l'OCI en 1981 et l'Union des savants musulmans en 2025. A noter toutefois que ce dernier appel sera dénoncé par le Grand Mufti d'Égypte et ignoré par l'OCI.

(16) En 2025, les enseignants d'al-Azhar continuent à présenter le Califat comme l'horizon souhaitable pour les musulmans sunnites. Ceci permet de comprendre pourquoi, selon Dominique Avon, les Ulémas réunis en Congrès au Caire en décembre 2014 et à La Mecque en février 2015 ont décidé de maintenir Daech dans le giron de l'islam : ils ont reculé devant l'excommunication (*takfir*) tout en soulignant que les membres du groupe étaient des pêcheurs et qu'une partie de leurs interprétations étaient erronées.